

Edition du "REVEIL DU NORD"

186 bis, rue de Paris, LILLE

La plus forte vente de la région

Directeur : Eug. GUILLAUME

ROUBAIX 45, Rue de la Gazé, 45
TOURCOING 2, Place de l'Hôtel de Ville, 2

L'aviateur Lindbergh est parti hier, seul, de New-York pour Paris

Son monoplan, le "Fou Volant" n'emporte que 2000 litres d'essence
::: Il a été signalé au-dessus de la Nouvelle-Ecosse et de Terre-Neuve

Malgré les grandes inquiétudes que l'on a maintes fois exprimées sur le sort des hardis pilotes Nungesser et Coli, partis, eux, sur un puissant avion emportant 4000 litres d'essence pour un vol de 5.000 à 6.000 kilomètres au-dessus de l'Océan et restés disparus, un jeune américain, Charles Lindbergh, appelé le "Fou volant", a le courage de tenter la fameuse randonnée de New-York-Paris sur un petit monoplan, le "Spirit of Saint-Louis", emportant seulement 2.000 litres d'essence, avec lequel il croit pouvoir posséder un rayon d'action de 6 à 7.000 kilomètres.

PARTI !

On télégraphiait hier de New-York :
« L'aviateur Lindbergh a pris le départ pour tenter le vol New-York-Paris, vendredi matin, à 7 h. 52, heure locale (12 h. 52 heure française) »

Au-dessus de la Nouvelle-Ecosse

L'Agence Havas nous a transmis les premières dépêches suivantes, signalant le passage de l'imprévu aviateur :
Milford (Comté de Hants) Nouvelle Ecosse : L'aviateur Lindbergh est passé à 13 h. 50.

New-York. — On mande d'Halifax (Nouvelle Ecosse : Lindbergh est signalé sur les côtes de la Nouvelle Ecosse peu après 13 heures.

Halifax (Nouvelle Ecosse), 16 h. 05 : Lindbergh est passé à Mungrove (défilé de Canso).

Le bureau de Presse de l'Associated Press de New-York, a reçu le télégramme suivant :
On signale que Lindbergh a survolé le village de Hawkesbury (Cap Breton), à 14 h. 15 (heure de l'Est de l'Amérique) : Hawkesbury est situé à l'ouest de Canso (Nouvelle Ecosse).

Au-dessus de Terre-Neuve

Saint Jean de Terre-Neuve : Un aéroplane est passé au-dessus de l'extrémité ouest de Terre-Neuve, près du Cap Race à 15 h. 50 : à Rose-Blanche à 15 h. 55 et à La Poile à 16 heures (heure locale).

Halifax. — Un aéroplane, qui n'a pas été identifié, est passé au-dessus de Sainte-Marie à 13 h. 25 (heure locale) se dirigeant vers l'Est.

Cette heure correspondrait aux prévisions de l'aviateur Lindbergh.
On annonçait hier matin, qu'au large du Cap Race (Terre-Neuve) : le temps était brumeux avec vent frais à l'ouest.

Un accident faillit se produire au départ

L'appareil de Lindbergh avait décollé sans encombre, par un second essai, mais bientôt les roues avaient touché à nouveau le sol. Il avait semblé alors que l'appareil eût s'enfoncer dans le terrain détrempé. L'aviateur fit un nouvel essai et s'envola ayant été arrêté au bout du terrain.

Lorsque l'appareil s'éleva, il faillit toucher deux poteaux télégraphiques. Lindbergh prit la direction du Nord et disparut aussitôt après dans la brume grise du matin.

"Je me moque du temps"

Interviewé, Lindbergh a déclaré qu'il pensait effectuer le vol New-York-Paris sans escale et a ajouté qu'avant son départ il ne mangerait que quelques sandwiches et ne boirait qu'un peu d'eau.

Les raids déjà effectués par Lindbergh

L'avion avec lequel Lindbergh vient de prendre le départ a déjà totalisé de nombreux kilomètres de vol. En effet, il a réussi la traversée de l'Amérique en deux étapes, la première, San-Diego-Saint-Louis et la deuxième, Saint-Louis-New-York (aérodrome de Roosevelt Field).

Un petit monoplan ne possédant pas de T. S. F.

L'avion du capitaine Lindbergh est un monoplan à Ryan monoplace. Il a coûté 7.500 dollars. Avant de quitter San-Diego, Lindbergh s'est opposé à ce que des ingénieurs officiels examinaient son appareil. Il n'y a donc aucun appareil de T. S. F. ni de radio pour amarrer. Le pilote a emporté un radiotelephone en cas de panne, pour attendre du secours au cas où il pourrait utiliser. L'envergure des ailes est de 12 m. 80 et la longueur de l'avion est de 8 m. 50.

La vitesse moyenne serait de 105 milles à l'heure. L'avion de Lindbergh est construit de telle façon que le pilote ne peut voir devant lui qu'à l'aide d'un périscope. Les réservoirs sont placés en dessous des ailes. Le monoplan "Ryan", avec pleine charge, ne pèse pas plus de deux tonnes et

Avec le Peintre guérisseur de Raïsmes

Des paralytiques s'en allaient marchant sans peine et des aveugles annonçaient : "Je vois maintenant"

Poursuivant sa mission, qu'il dit être évangélique, le peintre-guérisseur de Raïsmes, dont la réputation a franchi des centaines de longues étapes, continue de visiter, à travers nos régions les malades qui font appel à sa science et adouci ainsi les misères terrestres.

Il nous paraît impossible de dénombrer les cures merveilleuses qu'il a accomplies jusqu'ici et notre scepticisme serait trahi par ceux qui, d'habitude, nous arrêtaient définitivement aux limites de nos connaissances, après chacune de ses interventions heureuses.

Car et nous devons en toute impartialité reconnaître nombre d'interventions du guérisseur César Frasez ont porté des fruits incroyables.

Un cite un peu partout, des paralytiques, dont les fonctions se sont ressaisies, des rhumatisants dont les douleurs ont cessé subitement, des sourds qui ont entendu et des muets qui ont pu, à coup recouvré pour les uns et saisi pour les autres l'usage de la parole.

Ces exemples ne laissent pas de nous suspendre agréablement à l'œuvre que nous souffririons d'entreprendre par tant de dévouement et de sollicitude et nous souhaiterions que nous ayons pu nous rencontrer, quelque soit le procédé de guérison.

Nous avons eu maintes fois l'occasion de nous entretenir avec César Frasez. C'est dans un homme affable, dont on pourrait dire qu'il exerce sa science pas précisément en sa faveur, si nous considérons l'espèce d'ascendant dont il doit user envers ses malades. Il est de mise simple, il a le verbe facile, il voit l'âme d'une infirmité tantôt coque, tantôt enveloppante et rude, un regard profond émanant de deux petits yeux d'acier.

Nous lui avons rendu visite chez lui à Raïsmes et nous ne fûmes pas du tout surpris de rencontrer à la porte de sa maison une multitude de malheureux attendant avec une impatience fiévreuse leur tour de comparaître devant le "homme à la robe blanche".

Plus de 500 personnes se pressaient dans le salon devant le n° 21 de la rue Villabois-Marcil et parmi elles des exemples de toutes les infirmités physiques, témoignage de la puissance de ses guérissements impossibles à contenir.

Nous en avons vu pénétrer dans la maison, soutenues par deux béquilles et en ressemblant à de véritables martyrs, des femmes et des enfants. Des aveugles même, que des braves charitables conduisaient devant le guérisseur, réapparurent après quelques instants, levant aux cieux des yeux étonnés et ravis, criant que leur bouche annonçait fièrement : « Je vois maintenant ».

Impression formidable que celle ressentie devant cette petite maison où les cures de Raïsmes se font, et de ceux qui sortaient si mélangés étrangement aux robes blanches, ceux qui attendaient qu'on appelle leur numéro.

Et, à notre tour, nous avons pénétré chez le guérisseur, nous sommes allés dans la simplicité que son locataire et s'il est quelque chose par particulier chez lui, ce sont les nombreux cartons illustrés, ornés de lettres et de figures, qui sont les maximes chrétiennes et plus souvent celles-ci : « Aimez-vous les uns les autres ».

Rien de carnavalesque, rien d'idolâtrique, mais une atmosphère de pureté et de modestie habituelle, la salle de consultation toute petite, la salle à peine placée au guérisseur et à son patient.

C'est entre ces quatre murs identiques de forme et d'aspect à tous azimuts, derrière un rideau fait d'une pauvre étoffe jaune tendre, que s'opèrent les guérissements tant vantés.

Ainsi que nous le disions précédemment, César Frasez fait appel à la foi de chacun, en Jésus-Christ, dont il se recommande, pour obtenir les guérissements demandés. Il procède par pressions magnétiques, rappelant quelque peu la technique du célèbre guérisseur d'antan, le brave zénaïte Jacob, qui lui aussi, ne parlait et n'agissait qu'en nom du Sauveur du Monde.

C'est le précurseur du guérisseur de Raïsmes, avait obtenu de merveilleux résultats, ceux qui nous préoccupent aujourd'hui a fait de même, toutefois nous nous permettrons de le dire à nouveau l'avis qui nous émettons, lorsque nous disions quelque chose de ce genre : « Si nous nous plaçons dans le domaine du magnétisme ou de l'hypnose, nous sommes forcés de convenir que nous avons vu très souvent des guérissements, même sans la parole vivante d'un sujet ; pourquoi ne pourrait-on pas, usant du même procédé, faire revivre une partie endormie ? ».

Mais comme dans ce cas l'être ou la partie du être hypnotisé se réveillerait à la longue, il se peut faire que la partie réveillée par le guérisseur ne se remémorât siôt que l'effet magnétique sera disparu.

Et de plus, nous nous souvenons, il en est advenu ainsi que nous annonçons.

Où bien, pour que la guérison devienne définitive, nous affirmons qu'il serait utile que le guérisseur soit, ainsi constamment, soutenu très souvent par ses malades.

Juste-à-propos nous n'avons pas trouvé de motifs indubitables de crédulité. Laissons faire le temps.

Mais il nous a paru intéressant de connaître, en ce qui concerne le cas du guérisseur Frasez, l'opinion d'hommes de sciences médicales et psychologiques et nous nous ferons un devoir de les rapporter ici.

Achille FAURIE.

Le plus beau bébé

Mlle Mirel Pinkenfeld, dont nous donnons ci-dessus la photo a été jugée la plus belle bébé de nos États-Unis d'Amérique.

A Lens, un ouvrier italien assomma sa mère, son père et son frère

La pauvre femme est morte, son fils est mourant, son mari n'est pas grièvement blessé. — Le meurtrier arrêté n'a manifesté aucun repentir

Jeudi soir, vers huit heures, la Cité du n° 19 des mines de Lens était mise en émoi par une scène de sauvagerie inouïe survenue à Cité Plumeocq, près du Chemin Manot, dans une famille italienne et au cours de laquelle une mère fut tuée par son fils qui, en outre, blessa grièvement son frère. Il porta également des coups à son père, mais celui-ci ne fut pas grièvement atteint.

C'est une question d'intérêt, en discussion depuis l'ouverture de la procédure, qui amena le paria — d'un côté — et le meurtrier — d'un autre.

Une famille en désaccord

En décembre 1925, la manœuvre Gaëtan Cinquetti, âgé de 53 ans, quittait l'Italie, son pays d'origine, pour venir habiter Lens ; il était marié avec son fils Louis, âgé de 30 ans, l'ami de ce dernier, Auguste Sasso, femme séparée de De Bertoli Jacques, et sa petite-fille Reina.

Four jours de la famille, le père Cinquetti était âgé de 50 ans, un barbu, robuste, pour 500 francs, un barbu, robuste, Cité Plumeocq, Route de Béthune, près du Chemin Manot. Seulement, le fils, sous l'inspiration de son ami, fit libeller la quittance de paiement à son nom ; c'est ce qui devait amener le désaccord dans la famille.

En mars 1926, quand arriva Mme Cinquetti, née Giuseppe Antonini, 56 ans, accompagnée de son autre fils Victor, 28 ans, et de sa fille Maria, 16 ans, une première discussion eut lieu entre le père et le fils. Finalement, on arriva à un accord : le monde, mais chaque jour jurigaient des enfants, la mère reprochant au père de s'être laissé aller à des propos de dénigrement, disant toujours la propriété du barbu, et menaçant ses parents de les mettre dehors.

La scène terrible

Jeudi soir, vers huit heures, le fils Louis Cinquetti, âgé de 30 ans, se mit à insulter sa mère et à la jeter dehors de l'habitation ; comme celle-ci résistait, le fils devenu furieux lui asséna un violent coup de son poing sur la tête qui la fit écroquer sur le sol sans qu'elle ait eu le temps de se soulever sur son lit, étant accouru au bruit de la dispute, pour protéger son épouse. Hélas ! son fils se retournant contre lui l'assomma à coups de poing.

Le frère Victor qui travaillait et témoin de la scène vint intervenir pour défendre ses parents ; mal lui en prit, la mère blessée se jeta sur lui et lui asséna à son tour sur la tête un terrible coup de son poing.

Un témoin opposé

On aurait dû regretter à déplorer la mort de trois personnes et un handicapé qui passait sur la route et témoin de la brutale scène, Cinquetti n'avait prévu les gendarmes casernes à quelques centaines de mètres du lieu du drame.

En effet, M. Dhémin, électicien, rue de la Gare à Lens, revint de Béthune, entendant les cris poussés par les victimes, et apercevant le sang qui se déversait sur le bord de la route, activa son moteur, s'arrêta à la caserne de gendarmerie, rendit compte de ce qui venait de se passer et fut arrêté par les gendarmes. En très peu de temps, le marchandisier et Becourti étaient sur les lieux.

Arrestation du meurtrier

Il était temps, Louis Cinquetti, toujours armé de son gourdin, un manche de pelle dans une main et un couteau dans l'autre, à frapper encore sur ses victimes qui, pourtant, ne donnaient plus signe de vie. Les policiers sans souci du danger, ce dont il y a lieu de les féliciter, se jetèrent résolument sur le meurtrier qu'ils entraînaient difficilement mais qu'ils réussirent à maîtriser et à conduire à la prison de la caserne de gendarmerie.

Les victimes

Pendant ce temps, le docteur Willot, qui nous manda d'urgence, vint prodiguer ses soins à laide d'une serviette trempée dans leur baraquement, qu'on avait transportés dans leur baraquement.

Mme Cinquetti avait subi une fracture de crâne, n'a pu reprendre connaissance ; elle est décédée vendredi matin vers sept heures des suites de sa blessure.

M. Cinquetti Victor lui porte une forte plaie à la tête on craint également une fracture de crâne ; il est dans le coma et a été transporté dans un état très grave à l'hôpital.

L'AMNISTIE A TOUS CEUX QUI EN ETAIENT EXCLUS

MM. Simon, Reynaud, Durafour, de Morogier ont déposé une proposition de loi, tendant à accorder l'amnistie à tous ceux qui en avaient été exclus lors du vote de la présidence de la République.

CONSEIL A L'ELYSEE

Les ministres se sont réunis hier matin, à l'Élysée, sous la présidence de M. Gaston Doumergue.

LE TEMPS D'AUJOURD'HUI

Les ministres se réuniront en conseil, à l'Élysée, mercredi prochain.

Avec les Roubaisiens milliardaires éventuels

Ils se prétendent descendants du duc de Brunswick et réclament pour eux la formidable succession

Ainsi que l'ont dit le "Réveil du Nord" et "L'Égalité", Roubaix est de se découvrir un descendant du duc de Brunswick. Et ce descendant, prénommé François, vieux comte de Brunswick, est mis en tête de prétendre à la colossale succession de son ancêtre.

Je suis allé voir François. Chez lui, 71, rue Charlemagne, j'ai le décevoir de trouver un jeune homme, quasi-aveugle, Madame Brunswick défend jalousement l'accès de sa maison. La future héritière, Mme Brunswick, est une jeune personne de 25 ans, car Mme Brunswick espère biens et titres — n'est point loquace.

— Qui êtes-vous ? — L'envoyé du "Réveil du Nord" qui vous apporte ses félicitations et ses souhaits de réussite dans votre affaire.

— Quels affaires ? — C'est la succession de l'héritier du duc de Brunswick, captif illégalement par la ville de Genève.

— Où voulez-vous ? — À Roubaix, chez M. Brunswick.

— Il n'est pas là. Il est à Paris en ce moment chez son avocat pour débrouiller l'affaire. Il sera de retour dans une huitaine.

— Bien, Madame. Mais au moins, permettez-moi de prendre un cliché.

La vue du non appareil photographique est un effet d'obscure ; celui de moi faire claquer la porte et me.

Pendant, quelques bons voisins de Mme Brunswick eurent pitié de ma déconvenue. L'un d'eux me fit un clin d'œil.

— Que c'est faux. M. Brunswick n'est pas encore parti. Il s'en va jeudi soir. Il doit aller prendre M. Alloncius Brunswick pour partir à Paris voir l'avocat.

— Qui est M. Alloncius Brunswick ? — C'est un autre héritier.

J'ai suivi le conseil de la voisine de Mme Brunswick. Elle m'a permis de rencontrer, cette fois, un homme fort aimable.

— A quel bon tout ce mystère, me dit M. Alloncius Brunswick. L'affaire est bien simple : la ville de Genève a hérité des biens et de la fortune du duc de Brunswick. Nous avons la preuve que cet héritage est illégal. Donc, nous intentons un procès à la ville de Genève. Nous perdons, François et moi, à Paris, pour commencer.

— Mais, vous avez un avocat ? — Oui, et un des plus célèbres.

— Quel est-il ? — M. Henri Robert. Mais, vous la direz, nous avons tenté de nous aujourd'hui vendredi à son cabinet, pour examiner ensemble toutes les pièces du dossier.

— Je n'ai pas eu le temps de vous dire, nous avons rencontré le duc de Brunswick, le rapet et discrète enquête me faisait savoir la nom de l'avocat : M. Henri Robert. — suite des événements nous apprendra à la suite à bien vouloir — après examen du dossier — se charger de la procédure.

Pendant notre conversation M. Charles Brunswick arrive en automobile — accompagné d'une dame qui n'est point Mme François Brunswick.

M. Alloncius fait les présentations. — Madame Ledoux. Ce n'est pas une parente du duc. Mais c'est elle qui a découvert la descendance. C'est une sorte de dénouement.

Elle accompagne François et Alloncius chez M. Henri Robert. Nous causons.

Nous fûmes aussitôt à la gare d'Ensemble, nous faisons route jusqu'à Lille.

— A combien s'élève la succession ? — Je ne sais pas. Mais c'est les intérêts d'un fait compter 12 à 14 milliards. A 2 milliards près ! — Vous ferez-vous de tout ce argent ? — Beaucoup de bien entouré de nous.

— C'est revenu au duc de Brunswick. Je vous souhaite très fermement de réussir.

— Nous allons faire tout le possible et si nous héritons, revenez nous voir.

C'est promis. Mais c'est l'intérêt d'avance. Un coup de sifflet. Le train part emportant dans un compartiment de 3e classe, trois éventuels milliardaires.

LES FUNÉRAILLES DE MME GUILLAUME

Nous rappelons que les funérailles de Mme Guillaume auront lieu aujourd'hui samedi à 15 heures, au cimetière du Père Lachaise à Paris (Entrée principale boulevard Ménilmontant).

Hier encore, les condoléances n'ont cessé de nous parvenir de toutes parts, très nombreuses, à l'adresse de notre directeur, M. Eugène Guillaume. Nous nous sommes empressés de les lui transmettre.

Nous prions tous ceux qui, en cette douloureuse circonstance, ont bien voulu témoigner leur sympathie à notre cher directeur si éprouvé d'agréer, avec notre gratitude, l'expression de nos remerciements émus.

Un hommage des journaux français à notre Directeur

Notre Directeur, Eugène Guillaume, devait présider cette semaine, à Paris, une réunion du Syndicat des Quotidiens Régionaux dont il est le Président et assister à la réunion de la Commission Exécutive des Journaux Français, dont il est le Secrétaire Général, ainsi qu'à celle du Groupement des intérêts économiques de la Presse Française où il assume les mêmes fonctions.

Eugène Guillaume, ayant fait excuser son absence nécessaire par son état de santé et par les douloureux événements qui viennent de l'écabcher, chacun de ces trois groupements a spontanément décidé de lui adresser un télégramme où il lui exprime sa profonde sympathie.

D'autre part, Ernest Gaubert, Président du Groupement des Journaux Départementaux, vient d'adresser à notre Directeur une lettre émue au nom de son Groupe.

C'est donc la totalité de la Presse Française qui est de cœur avec notre Directeur, dans les douloureuses épreuves qu'il traverse.

Nous tenons à remercier tous nos confrères de Paris et des départements tout particulièrement de la région du Nord de la touchante unanimité de leurs pensées.

Colombophiles : lisez en 4e page, en tête de la "Journal Sportive" la chronique de notre collaborateur spécialiste : PROPOS D'ACTUALITÉ.